

Fallait-il vous déranger pour si peu ? C'est trente mille que vous auriez dû donner, illustissime baron, vous n'en eussiez pas été plus pauvre ! Mais *suum cuique*, à chacun ce qui lui appartient, vous n'êtes pas juif pour rien. M. de Rothschild !

Ce trait m'en rappelle un autre de la même sorte dont j'ai été témoin. Seulement le héros de ce trait, quoique beaucoup moins riche que Rothschild, ne laisse pas de posséder une fortune respectable. Le monsieur est excessivement pingre, mais bien ingénieux. Son neveu vient lui rendre visite, au moment où je me trouvais avec lui, et le voit lisant un journal de cette ville, le *Pays*, je crois.

Le neveu. — Mais mon oncle, il y a un verre de vos lunettes qui est cassé, comment faites-vous donc pour y voir ?

L'oncle. — Ce n'est rien, mon garçon, je ferme un œil.

Le neveu. — Et si ce dernier verre se cassait comme l'autre, comment vous en tireriez-vous alors ?

L'oncle pingre. — Moi, mon ami ! mais je n'attends que ça pour finir mon abonnement.

La réponse était sans réplique et le neveu se retira fort édifié, ou plutôt fort peu édifié. Quant à moi, je pris note au nom de l'*Omnibus*. Penseurs, méditez !

Samedi soir, je passais dans la grande rue St. Jacques, me rendant à la Salle Bonaventure pour assister à la représentation du *Proscrit Bonapartiste* ; le désir de manger une orange me prend et j'entre, afin de satisfaire mon désir, dans une boutique d'un marchand de fruits. Là, je me trouve face à face avec un de ces piliers de saloons comme il n'en existe que trop à Montréal. Ce gentleman se faisait donner tout ce qu'il y avait de noix de cocos dans la vitrine, en remplissant ses poches et payait sans marchander.

— Vous aimez donc bien les noix de coco ? lui demandai-je, témoin de cette razzia.

— Moi ? je ne puis pas les souffrir, me répondit-il. . . Mais on dit que ça fait boire. L'aubergiste chez lequel ce monsieur aura été étancher sa soif, ne trouvera sans doute pas comme celui dont l'*Omnibus* a publié l'intéressante correspondance, que le théâtre lui enlève toutes ses pratiques. Si j'eusse connu ce monsieur, je l'aurais emmené à la salle de M. Vilbon, et j'eusse fait une bonne action, quoiqu'on dise, Mais. . . !

Une des plus jolies dames de cette ville, se fit dernièrement par accident, une légère contusion à l'épaule. Son médecin est appelé en toute hâte. Il procède à la visite de la partie endommagée et rassure la malade : — ce n'est rien, moins que rien !

— Tout ce que je vous demanderai, madame, dit le médecin, avant de se retirer, c'est de me faire donner un peu d'eau.

— Pourquoi faire ?

— Pour me laver les mains. Simple habitude d'opérateur.

On ne dit rien ; mais on trouva que l'opérateur n'avait pas l'habitude du monde.

Le lendemain, le docteur revenait pour s'assurer de la guérison. Il va procéder à la visite, la dame s'arrête, — d'un ton majestueux elle appelle sa femme de chambre, — et celle-ci apporte une immense cuvette remplie d'eau.

— Pardon, docteur ; mais je partage vos idées de propreté. Lavez-vous les mains d'abord !

Le docteur, honteux et confus.

Jura mais un peu tard qu'on ne l'y prendrait plus ? Voyons, que je relise un peu ma copie. Tout va bien, je n'ai pas cité de noms, je n'ai pas mis d'initiales. *All right !*

La semaine dernière a été vraiment une semaine nécrologique. M. le juge Power de Québec, est mort subitement d'une attaque d'apoplexie foudroyante, et dimanche, on portait au champ du repos, l'illustre John Molson, décédé à l'âge de 72 ans. Une foule immense suivait dans un pieux recueillement le convoi et témoignait de l'estime générale qu'avait su s'acquiescer cet homme de bien pendant sa longue carrière.

Le brave capitaine Fortin a passé plusieurs fois pour mort. Heureusement, il n'en est rien. On attend des nouvelles du brave commandant du *Napoléon III* qui doit être fort bien portant et qui rira sans doute beaucoup en lisant la magnifique biographie qu'a faite de lui, M. Vidal, du *Courrier des Etats-Unis*.

Sabatier, le grand Sabatier, a été également menacé d'un pompeux article nécrologique. Je connais quelqu'un qui l'avait déjà commencé. Il est probable que l'auteur de cet article aurait découvert dans Sabatier, des qualités jusqu'alors inconnues. . . de ceux qui ne le connaissent pas. Tellement il est vrai qu'on n'est jamais qu'après la mort. . . Quoiqu'il en soit, Sabatier se porte parfaitement ; je l'ai vu hier, il est très bien soigné par les Soeurs de l'Hôtel Dieu, et travaille en ce moment avec ardeur à un recueil de cantiques. Quelques méchants ont pu causer de lui ; mais ils ont oublié l'artiste éminent, et ne se sont rappelés que l'homme. Il y a des choses sur lesquelles on doit passer une éponge et se faire. Pour que Dieu soit indulgent un jour envers nous, il faut être indulgent envers notre prochain ! Quoique vous ayez fait, messieurs, quoique vous fassiez encore, Sabatier appartient à Montréal tout entier. Le jour où la cantate sera chantée devant le prince de Galles, il vous révélera son génie dans toute sa plénitude, et alors vous serez bien heureux de transporter sur lui une partie des louanges qui vous seront décernées. Si vous avez fait quelque chose pour Sabatier, celui-ci a fait pour vous et votre postérité un œuvre qui sera immortelle, ne l'oubliez pas !

Le luxe on le sait, est la ruine des sociétés. Un autre artiste, aussi bon littérateur que Sabatier est bon musicien, dans un travail dont l'intimité m'a permis d'admirer d'avance la splendeur et le mérite, a dessiné de main de maître les tristes ravages qu'oc-

casione parmi les peuples ce terrible fléau.

Paul Stevens, (c'est de lui que je parle), réserve au public Montréalais, une séance littéraire où chacun verra puiser d'utiles enseignements et entendre de magnifiques paroles.

Elle aura lieu, mercredi prochain, 25 courant, 8 heures du soir à la Salle de l'Institut Canadien-Français.

(Entrée, 25 cents).

On peut se procurer des billets d'admission chez M. Martin, gardien de l'Institut, et chez les principaux libraires de la ville.

J'aurais encore bien des choses à faire entrer dans cette causerie, mais il faut que je m'arrête, j'entends la voix sévère et rauque de mon collaborateur Aseanio qui me dit : Assez causé ! Je m'exécute à regret, mais : à bientôt, lecteurs.

NEMO.

## EUROPE.

On lit dans un journal de Paris :

— Décidément nos voisins d'outre-Manche se prennent d'un goût chaque jour plus vif pour les exercices militaires de la garde nationale. Le feu sacré dont brûlaient nos boutiquiers de Paris, en 1832, a passé la Manche.

L'Angleterre, dit M. E. Texier, avait toujours le plus profond mépris pour l'uniforme et l'équipement, et je me rappelle avec quels éclats de rire elle accueillit nos guerriers citoyens quand ils allèrent promener dans Londres leurs sabres et leurs gibernes. Depuis un an, métamorphose complète ! tout le monde est devenu soldat, et l'on ne connaît dans les trois royaumes un plus beau titre à la considération que le titre de *riflesman*. Tous les dimanches, cinq heures d'exercice, si bien que le gentleman finira, pour peu que cette mode persiste, par être absorbé par le *riflesman*. Déjà les Anglais, qui font tout, avec méthode, ont modifié leurs allures ; ils marchent sur les trottoirs du West-End le petit doigt sur la couture du pantalon. L'un de ces *riflesman* m'avouait que l'ennui héréditaire du dimanche n'avait pas peu contribué au succès de la belliqueuse institution. Au lieu de se claquer pour lire la Bible, on va se promener sous prétexte d'exercice ; et voilà pourquoi l'Angleterre, à l'heure qu'il est, ne compte pas moins de 500,000 gardes nationaux.

## CORRESPONDANCES.

Un monsieur de cette ville qui a cru se reconnaître à l'adresse tracée dans le précédent numéro, colonne "profil" et grimé, nous a envoyé la lettre suivante que nous reproduisons sous toutes réserves et dont nous n'endossons nullement la responsabilité. [Réd. de l'Omnibus.]

Messieurs les propriétaires, Celui qui a écrit dans votre journal le chapitre finissant par ces paroles : *libera nos et malo*, ne peut être qu'un jaloux et un malappris qui en veut à mon honnête industrie et voudrait m'ôter le pain de la bouche.

Vous savez bien, MM. les propriétaires, que je ne spécule plus dans les argents, depuis qu'un certain monsieur m'a avalé 5000 piastres d'un coup, et que malgré mes protestations les plus vives et mes plus énergi-